

# Un grand prof de français

Pendant trois ans, l'auteur d'"Eden, Eden, Eden" a dispensé d'extraordinaires cours de littérature. Qui donnent envie de lire et relire

Leçons sur la langue française, par Pierre Guyotat, Léo Scheer, 682 p., 25 euros.

Un livre épais, lourd, écrit petit, mais bon « *compagnon de lit* », comme dit Baudelaire, et qu'on a hâte de retrouver. On commence en piochant au hasard, et puis on se dit vite, en s'installant, qu'on va le reprendre au début. Il regroupe les cours de littérature française (donc de langue) que Pierre Guyotat a donnés entre 2001 et 2004 à l'université de Paris-VIII, et qui déjà parurent en revue, au fur et à mesure qu'on les retranscrivait (magnifiquement, soit dit en passant). Voilà un professeur comme on aurait aimé en avoir; qui vous fait aimer les auteurs et vous les fait comprendre, tout à la fois. Son système est simple: il introduit le sujet, puis lit des pages et des pages, qu'il commente quand besoin est. Ce genre n'appartient qu'à lui; et sa culture littéraire, mais aussi musicale, historique, géographique, politique, lui permet des développements complètement inattendus, des rapprochements lumineux, d'une totale indépendance intellectuelle.

Cela commence au XVI<sup>e</sup> siècle, avec Roland de Lassus, poète qui composa aussi « *la musique la plus majestueusement mélancolique de toute cette période* », et finit avec Musset. Pourquoi s'est-il arrêté en si bon chemin? « *Parce que j'ai atteint la limite d'âge* », répond-il tranquillement, en laissant refroidir son thé, qu'il avait pourtant commandé très chaud. Il suit l'ordre chronologique, le seul qui permette à des étudiants d'y comprendre quelque chose, et autorise les digressions – sans ordre, comment digresser? Le plaisir, a écrit Diderot, est « *dans la perception des rapports* ».

## BIO

**PIERRE GUYOTAT** est né en 1940. La guerre d'Algérie lui inspire « *Tombeau pour cinq cent mille soldats* » (1967), « *un des livres fondamentaux de notre époque* », selon Michel Foucault, puis « *Eden, Eden, Eden* » (1970), « *Prostitution* » (1975), « *Vivre* » (1984), « *Progénitures* » (2000)...

Cela le mène à remonter au serment de Strasbourg de l'an 842, et même à Tacite, ou, pour parler de Clément Marot, aux guerres de Religion; et de fil en aiguille, à l'origine de tout cela: donc lecture immédiate d'Ezéchiel, « *l'homme absolument cru avec Dieu* ». D'ailleurs, Ezéchiel traduit par Marianne Alphant n'est pas très loin d'être du Guyotat. Lequel trouve que Dieu parle comme un chef peaurouge (« *Moi, Yhwh, j'ai dit* »). Et puis détour par Koestler pour parler de Copernic, rapproche Ezéchiel, Agrippa d'Aubigné et Victor Hugo (le châti-



ment! le châti- ment!), mais toujours pour montrer que les étapes de l'histoire se tiennent comme des wagons. Mais,

s'agissant « *d'éducation et d'apprentissage* », on ne peut pas se contenter d'accrocher les auteurs les uns aux autres: non seulement il va du plus ancien vers le plus moderne, mais aussi du plus simple au plus complexe. C'est un double mouvement, extrêmement jouissif, naturel chez lui. Certaines introductions sont de purs chefs-d'œuvre, tant il est vrai que l'intelligence est d'abord créatrice. Si vous ne lisez pas Chateaubriand et Rousseau après ces « *Leçons* », c'est que vous avez renoncé à lire. Écoutez-le parler de « *l'œuvre athlétique de Buffon* », des « *mâchoires de son style* », lisez ce portrait affectueux d'Ezra Pound, partagez son enthousiasme pour le Gibbon du déclin de l'Empire romain, ou pour le « *scepticisme tendre* » de Montaigne, découvrez Chénier ou Rétif de la Bretonne, qu'on ne lit plus tous les jours, suivez Saint-Simon dans sa haine malade des bourgeois... Rien qui soit bête, ici, rien qui soit médiocre. Chacun est remis dans son siècle, son pays, sa religion. Deux questions: « *D'où ça vient?* » et « *Qu'est-ce que c'est?* » Et le professeur lui-même, se replaçant dans son école de village montagnard, sans autre jeu que la mise en scène des thèmes latins ou grecs qu'il venait de faire en classe, des passages d'histoire de France que l'instituteur lui avait appris une heure plus tôt, se désigne comme son premier sujet d'étude: c'est ainsi que tout a commencé *pour moi*. On retrouve Godard: « *Un bon critique [un bon professeur], c'est un type qui doit dire: j'ai vu que, et alors j'ai pensé que.* »

Devant son thé froid, il vous parle d'Hugo, si difficile à lire « *parce qu'il n'était pas musicien, et qu'il faut prendre comme il est* », de la misère de l'université française, qui le « *révolte* », du luxe des campus américains, qui le « *dégoûte* », parce qu'ils sont des enclos imperméables à la réalité, de la « *voix douce* » qu'il faut avoir en lisant, et vous explique qu'écrire, ça s'apprend, mais ça ne s'enseigne pas. Et que, d'ailleurs, à l'université, on ne devrait enseigner que les sciences exactes. Heureusement qu'il n'en est rien: il n'aurait pas donné ses leçons, et ce livre n'existerait pas.

JACQUES DRILLON